Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

100-101 | 2005

Éducation, religion, état

Bye-bye Butzer-Ismoni

Jean-Luc Paul

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/1455>

DOI : 10.4000/jda.1455

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2005

Pagination : 13-16

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Jean-Luc Paul, « Bye-bye Butzer-Ismoni », *Journal des anthropologues* [En ligne], 100-101 | 2005, mis en ligne le 17 novembre 2010, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jda/1455>

Ce document a été généré automatiquement le 15 septembre 2020.

Journal des anthropologues

Bye-bye Butzer-Ismoni

Jean-Luc Paul

- 1 On m'a demandé d'écrire quelques mots en cette triste occasion...
- 2 Je ne sais pas si j'aurais eu le courage de le faire spontanément...
- 3 Il y a bien sûr l'émotion et puis le dérisoire de tout ce qui peut être dit en de tels moments. Mais il y a aussi ce sentiment d'incapacité à honorer sans la trahir la personnalité d'un ami, à l'honorer en quelques mots seulement.
- 4 Je ne souhaiterais pas évoquer seulement la mémoire d'un grand intellectuel qui a marqué son temps bien avant que je ne le connaisse personnellement. Bien que ce soit mon admiration et mon intérêt pour son travail qui m'ont conduit à le rencontrer, c'est aujourd'hui à la personnalité de cet ami que je voudrais rendre hommage.
- 5 Pour éviter de tomber dans le discours funéraire dithyrambique et formel, pourquoi ne pas commencer en évoquant l'humour de Claude Meillassoux que ceux qui ne l'ont pas connu personnellement auront découvert en lisant l'inoubliable « anthropealogie des Lom Lom », un article publié dans le *Journal des anthropologues* en 1998, vingt ans après sa rédaction. Je crois pouvoir dire qu'il marchait toujours avec cet humour-là dans sa poche, prêt à le sortir opportunément mais jamais systématiquement, et qu'aucune de nos nombreuses rencontres n'en fut privée. Dans les quelques moments de vie quotidienne que j'ai pu partager avec Claude et dans ceux de sa vie professionnelle qu'il a pu me conter, l'humour était d'abord une des armes efficaces qui lui permettait d'affronter l'absurdité, l'injustice ou l'hostilité en refusant le drame et en offrant à son interlocuteur une occasion de dialogue ou de réflexion. Lors de nos premières rencontres, c'est aussi avec cet humour qu'il m'a fait comprendre certaines de mes lacunes anthropologiques et m'a invité à approfondir mes connaissances. Et rapidement, c'est avec plaisir qu'il a accepté d'être à son tour la cible de mon humour comme lorsque je lui reprochais sa fâcheuse habitude de verser dans son thé Grand Assam force lait concentré sucré d'une de ces grandes multinationales dont il fustigeait par ailleurs la politique. C'était donc un humour convivial, une distanciation qui aide à vivre ensemble tout en refusant d'inacceptables compromis.
- 6 Car Claude était convivial. Les collègues qui m'ont raconté les fameux séminaires des années soixante-dix ont d'ailleurs tous été marqués par cette convivialité. Il aimait les

gens, comme on dit dans le langage courant. Il était attentif et accueillant envers ceux qu'il croisait ou qui venaient vers lui, effectivement loin des préjugés de classe ou des comportements mandarinaux qu'il combattait. Je sais que le dire ainsi paraît fade et ne rend pas compte de la chaleur du personnage, de ce que j'appellerais sa générosité. Mais puisque je l'ai vu en actes dans la manière dont nous nous sommes connus et plus tard à bien d'autres occasions, je peux tenter de le raconter brièvement, à ma manière. C'était au début des années quatre-vingt-dix, j'étais perdu au fin fond de la Tanzanie, conduisant des enquêtes sur l'histoire du peuplement de ma zone d'étude. Tous les mois je retournais vers la capitale provinciale, chez un ami universitaire tanzanien qui m'hébergeait, pour saisir sur ordinateur mes données. C'est cet ami sociologue, qui avait fait sa thèse en France, qui me donna, de l'autre côté de l'équateur, l'adresse et le numéro de téléphone de Claude. Nous avons tous les deux lu Meillassoux et lui m'avait parlé avec enthousiasme du séminaire auquel il avait assisté et de la façon dont Claude avait ensuite entraîné chez lui une poignée d'étudiants pour prolonger la discussion, sans doute autour d'un thé... De retour en France, quelques mois plus tard, je téléphonai à Claude et je lui adressai une partie de mon travail. Nous nous sommes rencontrés une première fois, une seconde, puis régulièrement. J'avais été flatté, dès l'abord, de la disponibilité de ce grand bonhomme de l'anthropologie pour un quidam qui ne sortait de nulle part, sans autre recommandation que celle, vague, d'un ancien étudiant croisé une seule fois quelques années auparavant. Plus tard, j'ai pu constater comment il prêtait la même attention à son interlocuteur, quelle que soit sa provenance sociale, sa place dans l'institution. J'ai aussi mesuré la chance d'avoir bénéficié de l'oreille bienveillante et critique de quelqu'un qui n'avait pourtant plus rien à prouver, rien à tirer non plus de notre relation à part le plaisir de participer à mon épanouissement intellectuel. Je lui en suis redevable.

- 7 Je crois que cette générosité s'enracinait dans une grande capacité d'empathie qui n'est bien sûr pas sans rapport avec les options théoriques qu'il avait prises en anthropologie... Cette empathie nourrissait son indignation envers l'égoïsme de classe, la bêtise bureaucratique et d'autres maux de notre monde. Elle nourrissait aussi sa fraternité pour les exploités, une fraternité sans condescendance. Une indignation de jeune homme que ne tempérerait pas mais venait au contraire servir la rigueur et l'expérience d'un esprit exceptionnel. Une indignation qui se tournait avant tout vers les conditions qui font de l'homme concret ce qu'il est, une indignation qui s'ouvrait donc vers l'espoir d'un autre monde.
- 8 De passage à Paris, je lui ai rendu visite deux jours avant son décès. Nous avons bu un thé Grand Assam dans lequel il a versé son incontournable lait concentré sucré puis nous avons longuement parlé d'anthropologie. Au moment de se quitter, alors que j'étais déjà sur le seuil de la porte, comme pour que je ne puisse rien répondre, il m'a dit, mot pour mot : « Je suis fier de te connaître ». Et je me suis senti tout à la fois serein et tout petit face à l'humilité de ce grand bonhomme qui renversait ainsi et sans malice nos positions respectives.
- 9 Ma peine est grande de le perdre, ma joie est grande de l'avoir connu et je le compte définitivement comme quelqu'un qui laisse derrière lui le monde des hommes un peu meilleur que s'il n'avait pas existé.

AUTEUR

JEAN-LUC PAUL

Université Antilles–Guyane